CHAPITRE V

– Ne traînez pas, les enfants, la nuit tombe…

La générale Maud de Bézieux enleva du bout de sa bottine quelques feuilles mortes qui maculaient la tombe de son époux défunt, le général de Bézieux, disparu encore jeune dans un tragique accident de la circulation dix ans plus tôt. La générale ne portait plus le deuil, mais tout de même, quand elle allait visiter la tombe, elle s'habillait de noir et mettait voilette… Le général, qui n'avait pas eu la chance d'exercer son grade au cours d'une guerre, lui avait tout de même fait ces deux enfants, juste avant de mourir. Un garçon et une fille, Clotilde et Jérôme, âgés, elle d'une douzaine d'années, lui de deux ans son aîné.

Quant à Maud, c'était ce qu'il est convenu d'appeler « une très belle femme ». Elle élevait ses enfants comme il se doit. Détail curieux, Jérôme, qui portait déjà des lunettes, avait été examiné par le meilleur ophtalmologiste parisien, le docteur Dennery.

Maud ne s'intéressait pas trop à ses enfants. Une éducation stricte, morale, catholique même, toute de façade, et pas de tendresse, pas de confidences, pas de véritable intimité entre la générale et ses rejetons. Ceux-ci étaient donc un peu sournois, un peu hypocrites, très renfermés, se jalousant l'un l'autre et assez ignorants des choses de la vie.

Les derniers rayons du soleil doraient les croix blanches, dont les ombres s'allongeaient sur les pierres tombales.

La générale, voyant que ses enfants suivaient tout en s'attardant au spectacle, pressa le pas sans plus s'inquiéter.

La générale attendrait là les traînards. Il était bon qu'ils se trouvent un peu seuls, sans la constante présence de leur mère.

Elle se mit donc à penser à autre chose. Et, comprenant qu'on leur octroyait quelques instants de liberté, Jérôme et Clotilde traînèrent les pieds. Tout à coup, le garçon retint sa sœur et montra du doigt…

– Regarde les filles aveugles !

Deux gamines proprettes passaient non loin de là, marchant au pas, toutes douces et timides. « Tac tac tac », faisaient dans les feuilles mortes le bout ferré de leurs cannes blanches.

L'endroit était peu fréquenté…

– On les fait tomber ?

– Ce serait mal, dit Clotilde, qui craignait sinon l'enfer, où une fille de général ne pouvait échouer, du moins le purgatoire.

– C'est juste pour rire, répliqua Jérôme. Tu paries qu'elles ont des culottes blanches comme leurs robes ?

Regarder du coin de l'œil sous les jupes des filles lui était coutumier.

C'était d'ailleurs sa seule tentation.

– Oh, dit encore Clotilde, c'est très mal, on ne doit pas faire ça.

– Tu viens ou tu viens pas ?

– Mère est déjà très loin ! Elle va nous attendre…

Sans répondre, Jérôme se glissa de tombe en tombe, à la suite des deux jeunes aveugles. Clotilde lui emboîta le pas ; ses réserves précédentes étaient suffisantes pour lui éviter quelques heures de purgatoire, pensait-elle.

Les deux malsains étaient à quelques pas d'Henriette et de Louise, dont une simple rangée de monuments les séparait. Jérôme éprouvait l'envie folle de voir les culottes des petites aveugles, et même peut-être de les toucher furtivement avant de s'enfuir. Il imaginait, rouge et les dents serrées, le tissu sous ses doigts.

Quand à Clotilde, son frère étant seul responsable de ce qui se tramait, elle voyait volontiers les deux filles écorchées aux cailloux du chemin, pleines de bleus et de contusions, mieux, les genoux saignants. Riant en son for intérieur, elle les devinait agitant vainement les bras à la recherche d'un point d'appui pour se relever, car bien évidemment Jérôme et elle-même se seraient emparés des cannes blanches.

Tout se passa très vite : Jérôme ramassa une branche d'arbre, sauta sur une pierre tombale, passa la branche entre les jambes des aveugles qui s'écroulèrent l'une sur l'autre avec un double cri.

Louise était dessous, Henriette par-dessus elle, et seule la robe de cette dernière se releva suffisamment pour montrer aux yeux ravis de l'écarlate Jérôme une culotte non pas

blanche comme il l'avait cru, mais verte, d'un vert très clair et très lumineux. Il n'osa toucher, car déjà elles se relevaient en s'aidant l'une l'autre comme si elles voyaient. Entraînant sa sœur, il se mit à courir, remontant l'allée. Ce faisant, ils s'éloignaient de la sortie et des grandes portes où déjà la générale les attendait, scrutant le cimetière que le noir envahissait.

Ceux qui ne voient pas, même si ce n'est que pendant la journée, développent certains sens. Henriette avait senti le regard de Jérôme sur sa culotte verte. Elle se frotta les fesses comme pour en retirer la souillure, et s'adressa à Louise, parlant à mi-voix :

– Ils sont remontés par-derrière les monuments…

– Il me semble qu'ils sont deux…

– Oui. Je commence à voir nettement, il n'y a presque plus de soleil. On va les avoir…

Elles ramassèrent leurs cannes et se mirent à courir.

– On est perdus, maugréa Jérôme, furieux de devoir le reconnaître devant sa sœur qui le regardait, narquoise, les bras croisés.

– *Tu* es perdu.

– Parce que toi tu sais où on est ?

– Moi, je te suivais. La nuit est pratiquement tombée, mère va être furieuse, je ne vois plus personne pour demander…

– Il faut descendre, puisqu'on est remontés.

– Et tomber sur les deux aveugles ?

– Tu penses bien qu'elles ne sont plus là… Viens.

Ils enjambèrent les tombes et se trouvèrent dans l'allée où tout à l'heure se promenaient Henriette et Louise. Ils commencèrent à descendre. A quelques dizaines de mètres devant eux, des arbres dissimulaient la sortie. Ils longeaient les monuments, qui, sur leur gauche, étaient dans l'ombre, menaçants.

Jérôme, du coin de l'œil, surveillait les tombeaux. Clotilde regrettait que dans leur fuite précipitée ils n'aient pas ramassé les cannes blanches des aveugles comme des trophées.

Tout à coup Jérôme s'arrêta, la bouche ouverte, les yeux écarquillés par ce qui s'offrait à sa vue. Clotilde tourna la tête vers ce que regardait son frère, et porta la main à sa bouche, étouffant un cri de stupeur.

Encadrée par l'ouverture en ogive d'un tombeau, faiblement éclairée, se dressait une apparition inouïe. Comme une forme féminine en robe blanche, qui souriait et tendait les bras

vers eux.

La surprise les immobilisa. Leurs pensées se glacèrent. Pas une seconde ils ne pensèrent aux deux aveugles. Ce qui se dressait devant eux, de toute évidence, les voyait, les appelait de ses bras, de ses mains ouvertes, les fixait droit dans les yeux.

Clotilde tira Jérôme en arrière, mais une boule s'était formée dans le ventre et dans la gorge du fils du général. Fasciné, il regardait, résistait à sa sœur. Elle cria :

– Sauvons-nous ! Viens, c'est une folle !

Il retrouva un peu de courage, émoustillé :

– Mais non, regarde mieux, c'est une fille de ton âge !

Il n'avait plus peur. Il fit même un pas ou deux en avant. Clotilde le lâcha, refusant de bouger, mais elle regarda de tous ses yeux. Jérôme demanda :

– Qu'est-ce que vous faites là toute seule ?

L'apparition recula, entrant dans le mausolée

– Viens… Je vais te montrer quelque chose…

– Quoi, par exemple ?

– Tu devines pas ?

– Dis. Je veux que tu le dises.

– Si tu entres là-dedans avec moi, je te fais voir mon derrière.

Haletant, n'en pouvant plus, il hésitait encore. Il voulut s'assurer de ce qu'on lui promettait :

– Pas chiche !

Sans un mot, elle se tourna d'une pirouette, remonta sa robe jusqu'à sa taille et se pencha en avant, montrant sa culotte verte. Jérôme à ce moment aurait dû reconnaître cette culotte verte qu'il avait entrevue dans la chute des deux aveugles. Mais il était dans un état second. La robe retomba et la fille lui fit face à nouveau. Reculant, elle entra dans l'ombre. Il ne restait de visible que ses deux mains tendues. Clotilde devina ce qui allait se passer et tenta de retenir son frère :

– N'y va pas ! C'est un piège !

Mais le garçon se précipita dans le mausolée.

Le coup de canne blanche qu'il prit derrière les oreilles lui arracha ses lunettes. Il tomba sans un cri. Dehors, Clotilde ne vit rien, juste son frère disparaître dans l'ombre.

Un silence s'ensuivit.

–. Jérôme… Jérôme, qu'est-ce que tu fais ?

Silence.

Clotilde était tiraillée entre l'envie de fuir et la curiosité : si Jérôme et cette fille « faisaient des choses » ? Et pourquoi avoir peur ? Jérôme lui avait bien fait remarquer que la tentatrice avait son âge. Qu'avait-elle à craindre d'une gamine ? Elle pensa aux deux aveugles. Même robe blanche, même âge apparent… Impossible. La fille que Jérôme venait de rejoindre voyait. Et elle était seule. Cela décida Clotilde qui s'approcha presque jusqu'à l'entrée.

– Jérôme… Jérôme tu es là ? Réponds !

Une voix étouffée et méconnaissable lui parvint :

– Viens voir ! Elle est à poil dans mes bras !

C'en était trop et Clotilde entra d'un seul coup. Elle prit en pleine figure la seconde canne blanche, qui lui brisa le nez. A peine eut-elle le temps de voir, dans le fond, Jérôme gisant face contre terre et Henriette assise sur lui. Le rire des deux orphelines éclata alors, et Louise, imitant sa compagne, s'assit à son tour sur le corps de sa victime.

*
* *

Quelques instants plus tard, la générale de Bézieux, accompagnée par deux gardiens, se mettait à la recherche de ses enfants.

Elle ne les trouva jamais, et passa le reste de ses jours de commissariat en bureau de recherches, incapable de comprendre ce qui avait pu se passer. Elle finit par rester assise à côté de son téléphone dans l'attente d'un appel des fugueurs. Ce n'était pas tant leur fuite qui la navrait, mais leur trahison. Des petits du général !

Pendant que Maud de Bézieux parcourait le Père-Lachaise avec les deux gardiens, appelant Jérôme et Clotilde d'une voix tantôt furieuse tantôt inquiète, des choses étonnantes se passaient dans le tombeau sacrilège.

Henriette et Louise avaient complètement déshabillé les enfants de la générale afin de les contempler nus. Elles n'étaient pas, comme leurs victimes, malsaines et perverses. Ce n'était chez elles que normale curiosité pour le corps humain, légitime désir d'apprendre le plaisir apporté par les choses du sexe.

Ainsi elles virent, elles touchèrent, elles surent.

Alors, comme Jérôme et Clotilde gémissaient vaguement,

signes d'un prochain réveil, les deux orphelines vampires les dévorèrent vivants.

Chacune le sien. Leur bâfrerie ne connaissait pas de limites : les corps étaient frais, charnus, joufflus, dodus, nus. Goinfre, Henriette arracha et mangea les deux fesses tendres et juteuses de la sœur, tandis que Louise se barbouillait du sang qui giclait de la veine jugulaire du frère, tranchée. Puis elles éventrèrent, plongeant leurs jeunes visages affamés et se gavant de sang, de chair, de…

Quand les adolescents furent trépassés, les orphelines songèrent à soustraire les corps dépecés et saignés aux recherches. Leur mère devait être inquiète, elle ne manquerait pas de fouiller le cimetière.

Il y avait là une dalle que commandait un anneau de fer. Dessous devaient se trouver les cercueils et le caveau de famille. S'arc-boutant, elles soulevèrent cette dalle. Un trou béant parut. Elles y précipitèrent les corps, sans regarder car les choses mortes leur étaient déplaisantes, elles qui n'étaient que vie trépidante et joyeuse complicité. Puis elles refermèrent. Bien entendu elles s'étaient mises nues comme leurs proies, afin de ne pas couvrir de sang leurs belles robes blanches. Elles se recoiffèrent, se vêtirent et sortirent prestement dans l'allée dont elles s'éloignèrent.

« Tac tac tac tac », faisaient les deux cannes blanches. Les orphelines riaient sous cape, car elles y voyaient parfaitement en cette pleine nuit. Elles ne purent retenir leurs rires, apercevant au loin les silhouettes de la générale et des gardiens. On entendait crier :

– Jérôme ! Clotilde ! Répondez ! C'est maman qui vous appelle…

Henriette et Louise longeaient maintenant une allée très ancienne, aux monuments mal entretenus, à l'abandon. Louise s'arrêta :

– Écoute. J'entends un bruit de froissement là-dedans…

Elle montrait du doigt un monument du même genre que celui qu'elles venaient de quitter : une sorte de chapelle gothique, avec une grille rouillée et une espèce d'autel à l'intérieur. Dessus, un pot ébréché qui contenait encore les restes d'un bouquet de fleurs fanées. Au sol, recouvrant la dalle qui masquait l'entrée du caveau, des couronnes en fer avec des fleurs artificielles, le tout désolant de vétusté, de rouille, de toiles d'araignées… Le bruit de froissement venait du dessus

de l'autel, juste derrière le pot ébréché. Curieuses, les orphelines allèrent regarder. Soulevant le pot, elles découvrirent une petite créature animale, qui s'agitait dans les feuilles mortes. De la taille de la paume d'une main, c'était une chauve-souris, de la race à museau plat et grandes oreilles que l'on nomme vampires parce qu'elles sont carnivores. Elles ne dépassent généralement pas, dans nos contrées, une dizaine de centimètres. Le froid de l'hiver leur est souvent fatal.

Henriette la saisit avec douceur, prenant garde de ne pas abîmer ses ailes membraneuses. L'animal cessa de s'agiter, goûtant la chaleur qui se dégageait de la main humaine.

Louise regardait, fascinée.

Elle se caressait la gorge du bout des doigts, tendrement, et sa veine palpitait… Henriette comprit que sa compagne s'offrait inconsciemment au baiser du vampire. D'une voix sans timbre, troublée dans son esprit et dans son corps, Henriette demanda.

– Tu veux… tu veux ses crocs ? Tu veux qu'il te morde ?

Incapable de parler tant le désir s'emparait d'elle, Louise acquiesça.

Tenant la chauve-souris dans le creux de ses mains, Henriette l'approcha de la gorge de Louise, son geste était comme une offrande, tout de douceur et de tendresse.

L'animal sentit la chair gonflée de sève, et, dissimulant son acte avec ses ailes déployées, il enfonça ses incisives et s'abreuva longuement à même la source. Louise ferma les yeux avec délice sentit son sang qui coulait en deux minces filets. Elle soupira, respira à fond et pour la première fois de sa vie connut le plaisir.

Henriette, tout émue, écarta lentement la chauve-souris et la reposa sur les feuilles mortes derrière le pot.

Deux points rouges trouaient la gorge blanche de Louise.

Le sang affleurait. Sans réfléchir, Henriette la saisit par la nuque et l'approcha de sa bouche. Louise, les yeux toujours clos, ne résista pas. Henriette posa ses lèvres là où la chauve-souris avait bu, et aspira. Le sang de son amie coula dans sa gorge, enivrant. Ce n'était pas une agression comme avec leurs victimes quotidiennes, mais un acte d'amour entre elles, une véritable communion. A cet instant, et pour la première fois, Henriette, elle aussi, connut le plaisir.